

me fallait ; et lorsque j'ai demandé à un docteur de me faire rendre justice... lui qui m'avait montré l'ordonnance..... ah ! ah ! il m'a traité d'extravagant..... de fou !..... Lorsque le cher bon Ferrer apprendra cela..... car il ne peut savoir tout ce qui se passe dans les villages... il y mettra bon ordre !..... Les seigneurs qui font les ordonnances veulent qu'on leur obéisse, car c'est du mépris pour leur nom que de le compter pour rien !..... Je ne dis pas qu'il doit aller dans son arrosse prendre tous les coquins et les méchants..... ah ! il lui faudrait pour carrosse l'arche de Noé !..... mais qu'il ordonne à ceux qu'il faut, et non pas seulement à Milan, mais partout, ainsi que le disent les ordonnances..... et de bons procès à ceux qui commettent les coquinerie !... Prison où il est dit prison... Galères où il est dit galères. Qu'on ordonne aux podestats de faire leur devoir, sinon, qu'on les change. D'ailleurs, comme je le dis, nous serons là pour donner un coup de main... Et qu'on ordonne aux docteurs d'écouter les pauvres et de parler pour eux. Dis-je bien, messeigneurs ?

Renzo avait parlé avec tant d'ardeur dès son exorde qu'il avait en de suite pour auditeurs tout le rassemblement. Des applaudissements bruyants furent la réponse à son discours.

— Bravo ! disait-on ; il a raison, ce n'est que trop vrai !

Cependant d'autres critiquaient :
— Mettez-vous donc à écouter ces montagnards ! ce sont tous avocats ! Pour en vouloir trop faire, nous n'aurons pas le pain à bon marché.

Mais Renzo n'entendait que les applaudissements ; on lui prenait les mains.

— Au revoir demain.

— Où ?

— Sur la place du Duomo.

— C'est bien !

— Et quelque chose se fera !

— Qui de ces braves seigneurs, dit Renzo, veut m'enseigner une hôtellerie où puisse manger un morceau de pain et dormir un pauvre garçon ?

— Je suis prêt à vous servir, bon jeune homme, dit l'un des assistants, qui avait écouté sans rien dire le discours de Renzo au peuple.

— Je connais une bonne hôtellerie dont le maître est de mes amis ; je vous recommanderai à lui.

— Ici près ? demanda Renzo.

— A peu de distance, dit l'autre.

Renzo quitta l'assemblée après force poignées de mains, et suivit son guide, en le remerciant de sa complaisance.

— De quoi ? disait celui-ci ; une main lave l'autre, et toutes deux lavent le visage ! Ne doit-on pas rendre service à son prochain ?

Et tout en marchant il questionnait Renzo.

— Ce n'est pas que je sois curieux de vos affaires, mais vous paraissez fatigué : de quel pays êtes-vous ?

— De Lecco, répondit Renzo.

— De Lecco ! est-ce que vous êtes de Lecco ? Pauvre jeune homme ! Autant que j'ai compris par vos paroles, on vous en a fait de belles !

— Ah ! mon cher homme, dit Renzo, j'ai dû encore parler avec politique !... mais... suffit.... Dans quelques jours on saura... et alors.. Mais voici une enseigne, et, ma foi ! je n'ai pas envie d'aller plus loin.

— Non, non, venez où je vous ai dit..... Nous allons y arriver de suite ; ici vous ne serez pas bien, dit le guide.

— Bah ! répondit le jeune homme, je n'ai pas été élevé dans du coton... Quelque chose à mettre dans mon estomac et une paille, c'est tout ce qu'il me faut... Ce qu'il me faut, c'est de trouver l'un et l'autre ! A la Providence !

Et il entra sous une large porte de laide apparence à laquelle était appendue l'enseigne de la *Pleine Lune*.

— C'est bien, dit l'inconnu ; puisque vous le voulez, entrons.

— Ne vous dérangez pas plus, dit Renzo. Cependant, si vous voulez boire un verre de vin avec moi, vous me ferez plaisir.

— Volontiers, répondit cet homme.

Et il passa devant Renzo, traversa la cour, alla à la porte de la cuisine, qu'il ouvrit, et entra comme un habitué. Deux lampes suspendues au plafond répandaient une clarté douteuse dans cette pièce. Nombre de gens étaient assis autour d'une longue table sur laquelle de distance en distance se voyaient des nappes grossières

avec des plats, des bouteilles. Puis des cartes, des dés, et aussi des *berlinghes réali*, des *parpagliodes*, pièces de monnaies qui sans nul doute étaient pour la plupart le matin dans les tiroirs des boulangeries ou dans la poche de spectateurs trop attentifs aux affaires publiques pour veiller, aux leurs. Le tapage était grand. L'hôte, assis sous le manteau de la cheminée, regardait sans en avoir l'air ce qui se passait ; il se leva dès qu'il aperçut les nouveaux venus.

— Maudit homme ! se dit-il en reconnaissant le guide ; faut-il qu'il vienne toujours m'embarasser !

Et jetant un coup d'œil sur Renzo :

— Je ne te connais pas, toi ; mais arrivant avec un tel chasseur tu dois être chien ou lièvre. Quand tu auras prononcé deux mots, je saurai à quoi m'en tenir.

— Que désirez-vous, seigneur ! dit-il à haute voix.

— D'abord un bon flacon de vin franc et un morceau à manger, dit Renzo en s'asseyant avec satisfaction..... Mais tout d'un coup il soupira, en se reportant par la pensée au dernier repas qu'il avait fait avec Lucia et sa mère.... Il chassa ce triste souvenir, et versant à boire à son officieux *compagnon* et à lui, il dit : — Pour rafraîchir les lèvres... Que nous donnerez-vous à manger, l'hôte ?

— J'ai de la daube, dit celui-ci ; l'aimez-vous ?

— Oui, bravo ! de la daube !

— Vous allez être servi, dit l'hôte. Et s'adressant au garçon : Servez ces étrangers. Mais, reprit-il en regardant Renzo, pour du pain, je n'en ai pas dans un jour comme celui-ci.

— Le pain, répondit Renzo à haute voix et en riant, la Providence y a pourvu !

Et tirant de sa poche le dernier des pains qu'il avait ramassés sous la croix de San-Dionigi, il l'éleva en l'air, criant :

— Voilà le pain de la Providence !

A cette exclamation, presque tout le monde se retourna et l'un dit :

— Vive le pain à bon marché !

— A bon marché ! dit Renzo, *gratis et amori*.

— Mille fois mieux ! mille fois mieux ! crièrent-ils.